

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 21

Artikel: Un professeur en voyage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hier soir, un opéra tout nouveau, l'*Ombre*, a pris la place de *Martha*, dont il avait été question dans le programme de la troupe lyrique de Genève. Le choix de cet ouvrage, comme substitution, nous a paru de très bon goût; quoi de mieux que remplacer *Flotow* par *Flotow*, et surtout en offrant à notre public l'attrait d'une nouveauté. L'*Ombre* a, nous semble-t-il, quelque ressemblance avec l'*Eclair* d'Halévy; pas d'éclat de mise en scène, pas de masses chorales; partout de l'intérêt, du dramatique et de la gaieté de bonne compagnie, et, pour complément, une heureuse interprétation des artistes qui, dès leur début sur notre scène, ont moissonné les plus flatteurs encouragements.

Maintenant, un mot sur le sujet de cette œuvre ou, comme dans *Martha*, les plus suaves mélodies abondent.

La révocation de l'Edit de Nantes obligea un comte ou marquis à sauver sa tête par l'exil. Réfugié en Savoie, il consacra ses talents d'artiste à la sculpture sur bois; et accueilli chez une charmante fermière et près d'un bon docteur qui le traite en ami, il ne tarde pas à émouvoir le cœur de son aimable hôtesse, qui paraît lasse du veuvage. Une jeune personne, qu'il avait aimée, le retrouve sur la terre d'exil et le considère comme l'ombre de lui-même, puisqu'elle a lieu de le croire mort.

Après bien des péripéties, qui passent tour à tour du tragique au comique, deux légitimes unions s'en suivent et tout se termine au plus grand plaisir de chacun.



Nous avons assisté hier à une scène touchante. Quarante-trois petits enfants, parmi lesquels plusieurs orphelins, amenés de Montbeillard par les soins de personnes charitables de notre ville, étaient réunis dans la grande salle des *Trois Suisses*. Plusieurs dames et demoiselles procédaient à la toilette de ces nouveaux hôtes. Ici l'on tressait une chevelure blonde, là on lavait de petits bras amaigris, plus loin, on substituait à des haillons des vêtements propres sous lesquels toutes ces petites figures reprenaient vie et gaieté.

L'œuvre est belle; que Dieu en récompense les auteurs. Qu'ils seront mieux ici, ces pauvres enfants, qu'au milieu d'une population ruinée par la guerre! Délaissés par des parents en souci de refaire leur position, ces petits êtres erraient dans les rues et les environs de Montbeillard, où ils n'auraient pas tardé de contracter des habitudes de vagabondage et des vices leur fermant toute perspective d'une vie honnête et paisible. Ils ont tous été recueillis dans des maisons particulières où ils seront gardés jusqu'à ce que de meilleurs jours leur permettent de rentrer dans leur pays natal.



Lianiré.

Din onna coumena àù pî daù Jura (ne mé sovi-gno pa se lé Mourtsi àù Mont-la-Vela) la municipalité s'assimbliavé, ia dza gran tin, din on vilho tsaté dé tanta Berthe.

La tsambra io sé tenion, avai dai fenitré avoué dai carreaux rionds in fattá din dau pllion.

Pai onna balla demindze dé juin que noutré municipaux s'étion assimblá la véprá, vaite cé-te pá on lan daù plliantsi qu'étaí áo redou daù sélaù que coumence á fougá et á chintré lo supllion.

Vo pouaidé pinsá se noutré dzin furant épouairi; lé z'on fourguenont lo plliantzi po lo décllioulä; lé z'autro frennont avau lé z'égrá po allá sailli la pompa; lo métrau arrevé tot essocllia avoué on goume d'aiguié, quié, l'étion ti sin dessus-déso.

Quand l'an z'u détient et que la granta pouaira fut passahié, l'étaí question dé savai quouai avai mé lo fû. Tsacon desai sa raison et craïavont bau et bin que l'étaí lo diabllio qu'avai cin fè.

Má lo greffier qu'avai étá á la grant' écoula á Losená, sé laivé et laù dese:

« N'est ni lo cornu, ni sa mère-grand qu'a fè » clli'achon, lé tot bounamin lo sélaù que baillivé » contre cè carreau bossu et qu'a supllia lo pllan- » tsi, tot-on qu'on verro á bourla. »

Toparai, que dese lo sindico, n'in z'u dau bouneu que cin sai arrevá dé dzo, se l'avai étá dé nè, n'é-tion ti frecassi!!!



Lai a quoquié tin on pahisan sé presinté dévan la justice dé paix po avai on autorisachon qu'on lai fe pahí saláhié.

Quand l'a zu bailli sa mounia, dese dincé áo dzuzo:

— Ora que iè pahí, éte qu'on paù vo dere on mot?

— Porquie pá.

— Hé bin! monsu lo dzuzo vo baillera on bon tsevu dé pouuré dzin!

— Quemín don?

— Por cin que vo teridé bin, vo medzidé bin, et vo z'éte d'on petit prix.

L. C.



Un professeur en voyage.

IV

Mais reprenons la série des opérations de cette soirée. D'abord les présentations, avec échange de compliments et de révérences; puis prise des places, non sans beaucoup de façons. Heureusement, un trio de vieilles matrones émérites prit place au siège d'honneur, sur le sofa. Le reste se casa d'après son importance. Alors on chuchota. Tous les regards furent pour la jeune dame de Berlin; on la toisa jusqu'à satiété, et on se communiqua ses réflexions. Les jeunes demoiselles étudièrent surtout sa toilette, afin de se mettre, le plus tôt possible, à la dernière mode. Quant à celle qui était l'objet de tant d'études, elle se mit de suite à l'aise et étudia à son tour les politesses et les prévenances dont elle était accablée.

Une chose, cependant, prédominait dans toutes les têtes; c'était le fait inouï de se trouver invitées dans cette maison tant convoitée, et chez ce jeune homme, objet de tant de louanges et de tant de critiques. Il devait avoir eu des raisons toutes particulières pour réunir cette société. A n'en pas douter, la jeune dame de Berlin devait les examiner, les scruter pour, ensuite, faire son rapport et indiquer ses préférences. Cette manière de considérer le but de l'invitation, avancée d'abord par une ou deux personnes, se propagea rapidement et fut partagée par toute la société. Il en résulta que chacune de ces dames fit ses meilleurs efforts pour se

présenter sous le jour le plus favorable. Il y eut surtout une rivalité désopilante entre les mamans de demoiselles à marier, qui mirent tous leurs soins à placer leurs filles sous une certaine auréole et à les faire primer sur toutes les autres. Les dames libres de leur main se mirent aussi sur les rangs et montrèrent une animation remarquable, surtout quelques demoiselles qui n'étaient plus dans la première jeunesse. Ce fut à qui serait aimable, spirituelle, à qui se ferait admirer.

Notre jeune berlinoise conserva avec finesse et prudence son quant à soi, et ses observations personnelles eussent suffi, quand même Rosa ne lui en eût pas donné le mot d'avance, pour lui faire pénétrer promptement les motifs des attentions empressées que ces dames avaient pour elle. Cette comédie la divertit au suprême degré; elle conserva cependant tous les dehors d'une simplicité enfantine et se montra constamment enchantée de l'amabilité de son entourage.

Parmi les jeunes dames invitées, elle ne tarda pas à en aviser une, jolie brunette, fort convenable, se nommant Marie Grossé. Elle se mouvait avec un certain aplomb dans la salle, et se livrait à l'examen des objets qui s'y trouvaient, comme si elle en eût déjà été propriétaire. Des plaisanteries et des allusions lui étaient adressées à cet égard; elle les acceptait en rougissant, mais elle ne se défendait point; de sorte que notre berlinoise dut admettre, comme fait accompli, que Marie Grossé avait quelques droits d'espérer être bientôt l'épouse du jeune pharmacien.

Marie Grossé était orpheline de père et de mère; elle possédait une jolie fortune, et vivait auprès d'une tante qui supportait avec une douceur inaltérable les manières fort libres et l'humeur impérieuse de cette nièce; ce qui, aux yeux de beaucoup de personnes, était loin de recommander Marie Grossé. Néanmoins les autres jeunes filles lui accordaient une certaine prééminence, qu'elle regardait comme chose due.

Vint, d'après l'ordre des choses, le moment inévitable où les demoiselles s'imposent le supplice du piano, avec ou sans accompagnement de voix, et où les invités doivent écouter. Les cartes et le piano sont les deux remèdes héroïques de la société moderne, où chacun craint de s'exprimer sur quelque sujet que ce soit, et où, si l'on se met à causer, on s'impose un supplice pire que celui d'écouter le piano, savoir celui d'employer la parole à déguiser sa pensée et à faire de son discours un mensonge perpétuel, sous les dehors de la plus parfaite sincérité.

Bref, on en vint à la musique ou exposition des grandes et des petites facultés musicales, des grands et des petits talents. La musique n'est plus cette seconde voix de l'âme qui exprime avec des notes et avec des accents indescriptibles ce que le langage est trop pauvre pour exprimer. Dans un salon, il n'est pas plus de sentiment que de vérité. La musique est un moyen de briller, une lutte; aussi les grands et les petits talents montèrent-ils tous, à l'envi, sur leurs grandes échasses, chacun pour se faire voir et entendre. Nous ne passerons point ici en revue tous les tours de force, de gymnastique musicale qui furent exécutés; toutes les expressions de figure, les langueurs affectées pour donner plus de touche au sentiment. Nous présumons que nos lecteurs ont suffisamment fait d'observations personnelles sur ce chapitre et, quant à ceux qui n'ont pas assisté à des exécutions musicales, nous leur affirmons qu'avec un volume de leur auteur favori, ils passeront une soirée mille fois plus agréable chez eux.

Une des meilleures voix qui se fit entendre fut l'épouse d'un médecin, jolie dame, sans prétentions, artiste sans le savoir; elle chanta un ou deux morceaux, avec âme, puis elle vint s'asseoir auprès d'une dame fort pâle, vêtue de noir d'une manière fort simple.

— Que je suis désolée, madame la ministre, que vous n'avez pas amené votre aimable fille Franciska, dit d'un ton de regret l'épouse du docteur, à la pâle veuve du pasteur.

Notre dame berlinoise, postée dans une embrasure de fenêtre, afin de tout bien observer, sans gêne, écouta attentivement, et à demi cachée par une épaisse draperie, la conversation.

— Oui, madame, j'éprouve un plaisir infini à chanter mes nouveaux duo avec mademoiselle votre fille, nos voix

s'accordent admirablement. Pourquoi donc n'avez-vous point amené cette aimable enfant?

— Madame, répondit la veuve avec douceur, elle n'a pas voulu laisser les enfants seuls.

— J'espère du moins, poursuivit l'épouse du docteur, que Franciska tient bonne note du conseil que je lui ai donné, et que malgré ses autres travaux, elle cultive toujours la musique. Elle touche du piano avec un grand talent, et il serait déplorable qu'elle le négligeât.

— Je le sais, répondit la veuve du pasteur, mais il n'y a toutefois rien à changer à notre manière de vivre. Nous sommes extrêmement gênées, et devons observer la plus stricte économie; souvent Franciska travaille comme une servante; c'est dur, mais notre position l'exige.

En ce moment, une des jeunes invitées vint s'asseoir, tout familièrement, de l'autre côté de la vieille dame, à laquelle elle demanda :

— Pourquoi donc n'avez-vous pas amené Franciska, nous aurions joué ensemble notre belle sonate à quatre mains!

Tandis que la veuve du pasteur excusait son enfant, Marie Grossé, dont nous avons déjà parlé, et qui se trouvait tout près de la fenêtre, dit tout bas, mais d'un ton plein de malice : *Franciska Ræstler préfère sortir seule à minuit pour rendre visite à monsieur Schwarzenberg, chacun le sait; il en résulte qu'elle n'a pas besoin d'y venir de jour!*

Sur ce propos, Marie Grossé se mit à chuchoter avec une autre jeune fille; elles eurent un entretien fort intéressant, paraît-il, à en juger par leur vivacité et par l'expression de leur physionomie. Mais, comme la femme du pasteur les gênait, elles s'éloignèrent de la fenêtre pour aller jaser dans un coin retiré.

Notre berlinoise reçut une impression fort pénible des paroles de la jeune fille. Elle voua toute son attention à la veuve du pasteur, à laquelle elle portait évidemment un vif intérêt, et, lorsque les dames se préparèrent au départ, elle se sépara à regret de cette digne dame.

(A suivre.)

Un Anglais étant venu voir Voltaire, à Ferney, lui dit qu'il venait de rendre visite à M. de Haller. « Ah! dit Voltaire, c'est un grand homme que M. de Haller: grand poète, grand naturaliste, grand philosophe. — Ce que vous dites-là monsieur, reprend le voyageur, est d'autant plus beau que M. de Haller est loin de s'exprimer sur votre compte de la même façon. — Hélas, reprend Voltaire, il est possible que nous nous trompions tous les deux. »

— La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. Genève romantique, par M. Marc-Monnier. — II. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément (Cinquième partie). — III. La question de l'uniformité monétaire en 1871, par M. E. de Parieu. — IV. La neutralité, par M. Ed. Tallichet. — V. Miss Cora. Nouvelle de M. le baron E. de Bibra. — IV. Chronique. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Laurence Sterne, sa personne et ses ouvrages, par Paul Stapfer.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.